

MYTHOLOGIQUES DÉLUGES

*Il faut se défaire,
de temps à autres,*

de la dépravation, à grandes eaux

Marc Brabant
marcbrabant.net

LEARNING FROM THE DESERT
International Symposium. Architecture, Water, Territories
2025.12.04 - Cité de l'architecture

MYTHOLOGIQUES DÉLUGES

*Il faut se défaire,
de temps à autres,*

de la dépravation, à grandes eaux

Pour introduire mon propos sur les déluges mythologiques et leur éventuelle signification pour notre présent et en particulier nos interrogations quant à l'architecture et l'aménagement de notre présence au monde, je vais vous lire un court poème lié à mon exposition ARCADIA qui vient de s'achever.

Il s'agit d'un extrait du livre *KATAKLUSMOS, Les Mondes du premier homme*, qui y était exposé.

Kataklusmos signifie en grec, déluge. L'exposition y était consacrée pour moitié.



Déluge, double page extraite du livre d'artiste KATAKLUSMOS, *Les Mondes du premier homme*, 2025.

Les eaux ont monté.

Elles ont avalé, ça arrive de temps à autre, les civilisations.

Les éphémères, parvenus au désamour d'eux-mêmes et fâchés
avec l'idée du monde qu'ils se sont faite,
se réjouissent de l'idée de fin;
ils font tout, alors, pour que le déluge advienne.

Ils s'efforcent à périr collectivement.

Ils œuvrent à débarrasser le monde d'eux-mêmes à grandes eaux.

Polyphème s'en amuse.

Du haut de sa falaise, il admire Hénoch engloutie par les flots.

D'autres éphémères apparaîtront, croîtront,
feront du tapage et disparaîtront à leur tour.

Le premier homme, à chaque fois,
du haut de ses arcadiennes montagnes,
s'émerveille de sa liberté.

Par cette contribution, je voudrais mettre en perspective nos catastrophes nombreuses et notamment écologiques. Il y a, c'est mon propos, quelque chose de cyclique dans l'idée de fin du monde qui dépasse le mal être contemporain.

Les désertifications et les déluges font parti des mythes essentiels de l'humanité dès son origine, dès les premières traces écrites.

Le fantasme de la fin

Aujourd'hui, comme de temps en temps dans l'histoire longue, les eaux montent et les terres s'assèchent. Les villes côtières vont disparaître. New-York et Venise érigent des protections et s'emmurent, mais tôt ou tard elles seront, comme l'ensemble de l'humanité, englouties. Partout, on se passionne pour la gestion des risques et on lutte. On reconnaît cependant le dérisoire de l'effort et l'inéluctable de la fin.

Il semble que nous l'attendions, voire que nous la désirions, cette fin.

Ce monde ne nous accueille plus et nous nous y voyons criminels, écologiquement coupables et donc malvenus.

Par notre faute, les températures de notre milieu de vie et de notre planète dans sa totalité augmentent, les glaciers fondent, le climat est déréglé, la majeure partie du vivant va disparaître. Nos activités quotidiennes poussent systématiquement à l'augmentation de consommation d'eau, de pétrole, de charbon et de forêts. Nous oeuvrons tous ensemble, quotidiennement et en connaissance de cause au désastre et à notre propre fin. L'imaginaire actuellement omniprésent de fin du monde est néanmoins plus grave, je crois que la montée des eaux de quelques dizaines de centimètres. Que cette vision de fin fasse écho à un mythe pluri-millénaire me semble hautement signifiant et peut permettre d'expliquer, peut-être, notre incapacité de réaction.

Les plus vieux récits de l'humanité, ceux qui furent imprimés en cunéiforme sur les tablettes d'argile de Babylone, déjà sont des récits de fins. En Mésopotamie, se sentant mal-aimés des dieux, les humains d'alors, malheureux eux aussi d'eux-mêmes, se sentaient coupables d'exister. Conscients d'être éphémères, ils voyaient dans leur présence une erreur et leur existence indigne n'était que résilience.

Memento mori babylonien

Éphémères, mais donnant corps au principe de vie, les humains s'auto-génèrent et croissent. Ce qui s'avère un problème. Le poème du *Supersage*, le raconte, j'en lis un passage: *Comme un taureau, le pays tant donna de la voix que le dieu-souverain fut incommodé par le tapage. Lorsque Enlil eut oui leur rumeur, il s'adressa aux grands-dieux: la rumeur des humains est devenue trop forte: je n'arrive plus à dormir, avec ce tapage! Commandez donc que leur vienne l'Épidémie*¹.

Cependant les humains, décidément pénibles et résilients, résistent dans leur vitalité. Ils continuent à pulluler, à accroître leur tapage et à augmenter leur *riche rendement*². Les grands-dieux, agacés dans leur bien-être, se virent obligés de créer les sécheresses et

¹ BOTTÉRO, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, 1989, p. 541 et p. 555.

Le Poème d'Artrahasis ou du Supersage, poème babylonien du second millénaire avant JC.

² BOTTÉRO, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, 1989, p. 546.

les famines et finalement le déluge. Puis, je cite, *Les hommes ont rempli la mer comme des moucherons la rivière*³.

Le mythe a pour objet, sans doute, d'expliquer aux humains les causes des cataclysmes, de leur finitude, de leurs souffrances, des maladies et des famines, et de leur enseigner l'humilité.

Le déluge signifie la fin d'un monde, certes ; physique assurément, mais spirituellement avec plus de certitude, encore⁴.

Renaissances

Il y a aussi, dans ce nettoyage à grandes eaux, un besoin sanitaire qui nous permet d'espérer repartir de zéro. Le déluge offre la possibilité d'envisager une fin qui soit la possibilité d'un recommencement. Tout est périssable mais les possibilités de changements radicaux subsistent. Ainsi les libertés de penser, de rêver et d'espérer devraient pouvoir rester entières.

Platon et le remplacement des mondes

Dans *Les Lois*, Platon érige ce principe de déluge en philosophie de l'histoire.

Le cycle qu'il propose va systématiquement, pour les cités et les civilisations, de la vie à la mort en passant par la dépravation.

*Cité, organisation civile, arts, lois, et, avec cela, la perversité en abondance*⁵ disparurent, écrit-il, *les villes étant situées dans les plaines et en bord de mer furent alors détruites de fond en comble*⁶.

Le cycle des mondes ainsi proposé va des sociétés complexes à la perdition par le déluge, puis à la renaissance par la simplicité et la pureté retrouvées.

L'explication de la dépravation, laquelle génère les sécheresses et les catastrophes de toutes sortes, vient elle, finalement de la complexification exigée par la vie dans des cités de plus en plus populeuses. Se présente dans ces vieux mythes en quelque sorte une ébauche de la théorie de *l'effondrement des sociétés complexes* conceptualisée par Joseph Tainter⁷.

*Le dieu des dieux, Zeus, lui qui règne en s'appuyant sur les lois, écrit Platon dans les dernières lignes du Critias, comprit, parce qu'il avait le pouvoir de connaître ce genre de chose, à quel point de dépravation en était venue une race excellente...*⁸

Tôt ou tard, la complexité, l'accumulation de richesse et la démultiplication d'effort pour l'ordre et le contrôle poussent à l'effondrement, l'Atlantide fut pour cette raison engloutie.

Notre perte du monde

Aujourd'hui, de nouveau, comme cela arrive nécessairement de temps à autre, l'eau monte. Nous l'avons, semble-t-il, bien mérité, du moins le fantasmons nous.

Depuis Gilgames et Babylone, Hésiode, Homère, Platon, la Bible, Haller ou Rousseau, se retrouvent à rythme régulier dans nos mythologies les idées de progrès, de désastre et de retour aux origines.

3 BOTTÉRO, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, 1989, p. 546.

4 Voir à ce sujet aussi NANCY, *Le sens du monde*, 1993, et en particulier son chapitre *La fin du monde*.

5 PLATON, *Les Lois*, III, 678, 2007, p. 708.

6 PLATON, *Les Lois*, III, 677, 2007, p. 707.

7 Tainter, L'Effondrement des sociétés complexes, 2020. (1988)

8 PLATON, *Critias*, 1992, p. 378, 121c.

Notre monde sous tous les aspects (géopolitique et moral autant qu'écologique et sanitaire) s'effondre, nos constats de désastres sont ceux d'un monde que nos valeurs ne parviennent plus à maintenir cohérent et qui pour cette raison ne nous convient plus. En même temps que nous déplorons l'apocalypse que nous créons, nous rejetons notre monde et rêvons déjà du *monde d'après*. Depuis la pandémie, nous parlons du *monde d'avant*, quelque chose a été perdu, et du *monde d'après*, mais celui-ci n'existe pas encore, nous ne faisons que le désirer. Dans les mots de Michael Fössel, dans son *Après la fin du monde* :

un monde que l'on est pressé de voir finir n'est déjà plus un monde⁹...

L'acosmicité contemporaine

Définition de l'acosmicité

Dès lors que l'on en annonce la fin et que l'on a perdu la foi en lui, il ne peut plus être. Cette vie dans la perte du monde et dans la perte de soi est ce qu'il appelle l'acosmicité. Celle-ci produit des empêchements d'existence bonne d'au moins deux manières fondamentales :

Il y a d'abord la perte du présent qui empêche toute possibilité de transcendance ou de satisfaction dans l'immanence. La vie se retrouve assujettie aux nécessités et aux contingences vidées de sens et de substance¹⁰. Ainsi, la technique et la technocratie mécanique prennent de plus en plus de décisions de façon prédéterminée et indépendamment de nos expériences, voire se substituent à nos capacités de choix et de libre détermination de nous-mêmes¹¹.

En pratique, cela produit l'accueil positif de la gestion légiférée et mécanique de nos vies. Et c'est là sans doute l'un des véritables dangers des abus de l'ingénierie ou de la soi-disant *intelligence artificielle* : la possibilité d'abandonner la responsabilité des décisions de nos vies à des processus qui nous échappent. Dès lors que nous n'avons plus de plaisir à l'aventure individuelle de l'existence, nous nous abandonnons.

Il y a ensuite la perte de l'avenir. Face à la perte du monde, se constitue une nostalgie protectrice, celle d'un ordre ancien fantasmé et illusoire. Il en découle un refus de toute nouveauté ; une défiance à l'égard de l'inattendu, une peur vis-à-vis de tout changement et de tout progrès, process bien décrit par Berger et Luckman dans leur célèbre ouvrage *La construction sociale de la réalité*¹². Le réel se pétrifie et nous n'accueillons plus le possible. Pourtant, idéalement, dans les mots de Fössel, *la fin ne symbolise pas la disparition de la vie, mais l'inquiétude positive de devoir inventer des agencements dans lesquels il deviendra possible d'agir sans craindre le pire*¹³.

De quoi la fin est elle la fin ?

Alors, de quoi la fin est elle la fin ?

Notre civilisation reposait toute entière et existentiellement sur l'idée de progrès et de projection, sur l'idée que nous nous assurons continuellement par notre activité des lendemains heureux. Pierre-André Taguieff a bien montré à quel point *le culte de l'avenir*

⁹ FÖSSEL, *Après la fin du monde*, 2019, p. 285.

¹⁰ Voir FÖSSEL, *Après la fin du monde*, 2019, pp. 79-84.

¹¹ FÖSSEL, *Après la fin du monde*, 2019, p. 9.

¹² BERGERET LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, 2022 (1966).

¹³ FÖSSEL, *Après la fin du monde*, 2019, p. 286.

*et la foi dans le Progrès représentent les deux piliers sur lesquels repose la religion civile des Modernes*¹⁴. Aujourd’hui, tout s’est inversé : nous ne pouvons plus appeler encore progrès ce qui *in fine* cause notre perte. Notre manière d’être au monde est le problème et nous n’avons pas de solution de rechange. Tout ce qui nous portait se dérobe à nous : le bien-être matériel se révèle problématique et n’est plus ni disponible ni enviable. L’esprit d’entreprise, de projection et de toute puissance, notre capacité à contrôler s’avèrent une illusion, tout jusqu’à la possibilité de notre survie nous échappe, nous avons tué le principe espérance et nous voyons, inconsolables et impuissants, s’imposer à nous notre inéluctable fin, pire, nous savons que toute action de notre part accélérera notre disparition. Notre rapport à l’existence, l’idéologie, l’esprit qui le sous-tendent s’avèrent, face à nos maux, inadéquats.

Aliénants paradigmes

L’idéal matérialiste muta en idéologie techno-matérialiste ultra aliénante. Il s’impose profondément à la totalité de notre conception du monde, ainsi qu’à nos modes de pensée et manières d’agir. Il est devenu inopérant en tant que système de libération, d’explication et d’aménagement d’une vie bonne¹⁵. Pire, il nous enferme aujourd’hui dans un système de valeurs qui nous contraint à maintenir une dynamique destructive et suicidaire et nous empêche par son dogmatisme à imaginer des alternatives auxquelles nous pourrions véritablement aspirer.

Encadré et limité par le rationalisme et le positivisme qui ont fait la modernité, notre mode de pensée constitue, en soi, notre limite de plusieurs manières :

- L’objectivité dite rationnelle, d’abord, qui s’avère aujourd’hui illusoire, spirituellement asséchante et inopérante, notamment pour faire face aux désastres multiples.
- Le technosolutionnisme ensuite, dont l’omniprésence est vraisemblablement le marqueur le plus flagrant de la dynamique d’une pensée mécanique et spirituellement désengagée¹⁶. Son process renvoie à une succession de réductions des réalités, à des problèmes solutionnables, ce qui empêche un rapport au monde plus vrai et ouvert.
- L’omniprésente et liberticide logique de système et de contrôle, enfin. De son fait nous vivons, sous couvert de rationalité, une existence systémique et contrôlée. Rien n’existe plus en soi, tout est assujetti à une idée générale. Nous vivons *in fine* indiscutablement dans le système sociétal le plus abstrait, complexe et assujettissant que l’humanité ait connu.

Changer d’aventure : retour à la métaphysique ?

Comment, donc, réagir quand le monde d’avant ne convient plus et que nous ne savons rien du monde d’après ? Car cela prendra du temps de passer de la perte au gain. Il nous faut un changement radical et changer enfin de mode de pensée. *J’ai la certitude*, écrit Jean-Luc Nancy, *qu’il va se produire une nouvelle révolution spirituelle, que le temps est arrivé pour cela. Mais cela prendra peut-être trois siècles*¹⁷.

14 TAGUIEFF, *Du progrès*, 2001 ; première phrase, p. 5.

15 Abandonné à ses propres modalités, écrit Aurélien Barrau, *ce monde mécanique et comptable prolifique, sans âme et sans désir, sans volonté et sans affect, dans l’illusion délirante d’une parfaite maîtrise. Maîtrise de quoi ? De qui ?* BARRAU, *L’Hypothèse K*, 2023, p. 91.

16 Jean-Luc Nancy parle lui d’*Immanentisme*. NANCY, *La communauté désœuvrée*, 1999. p. 16.

17 NANCY, *L’infinité du progrès est un mauvais progrès*, 2022, p. 9.

De toute évidence, il est cependant très urgent, de changer d'aventure sans attendre et on pourrait, dans l'attente, tenter un retour au doute constructif, à la spiritualité et à la métaphysique.

Expérimentée à fond, vidée de toutes ses possibilités, l'aventure techno-matérialiste n'offre *in fine* plus aucune réponse aux questions existentielles et donc métaphysiques auxquelles il nous faut de nouveau nous confronter d'urgence.

Alors, comment aujourd'hui nous libérer? Comment participer d'un nouveau projet de civilisation qui puisse être une alternative heureuse ?

On devrait donc tenter, à titre d'essai, remettre à l'endroit l'arbre de la connaissance et réactualiser la tradition métaphysique afin de nous sentir moins dépourvus face à l'immensité des questionnements. Sans doute, quoiqu'il arrive, faut-il commencer par rechercher l'humain de l'homme, expérimenter l'individu en chacun et en sa liberté pour pouvoir inventer un rapport au monde à renouveler et à réaménager.

Il nous faut, je crois, dans ces temps de catastrophes multiples, nous révolter contre le manque de créativité, de liberté et d'audace, nous consacrer chacun beaucoup plus à l'axiologie, c'est-à-dire, à l'éthique et à l'esthétique et réapprendre à rêver, chacun généreusement.

Il est grand temps de réapprendre à voir l'univers et à nous désaliéner de l'abstraite idée de système qui est une peine que nous nous sommes nous mêmes construite.

Cela est plus vrai encore je crois pour l'art architectural qui doit prendre soin, il serait temps, d'abord de nos âmes en se préoccupant vraiment d'existences libérées susceptibles d'ouvrir sur des avenirs poétiques désirables

Pour conclure je vais vous lire un court texte qui fait pendant à celui que j'ai lu en introduction. La scène se déroule juste après le déluge, l'image représente une arche.



Arche, double page extraite du livre d'artiste KATAKLUSMOS, *Les Mondes du premier homme*, 2025.

Le premier homme s'émerveille.

Libre et au grand air,
au milieu de l'intact,
dans l'archaïque du temps et de l'espace,
dans l'archaïque des matières et des mouvements,

il découvre, partout des morceaux de mondes possibles,

il se réjouit de l'évidence des beautés.

Ce qui est là n'est que brouillon de monades et soupe d'atomes,
boue, broussailles et éboulements.

Il contemple,

il pressent des possibilités infinies,
il est libre.

Affirmer la possibilité de libertés nouvelles relève du domaine de l'architecture et c'est essentiellement en ça qu'elle est susceptible d'influer véritablement sur le désastre civilisationnel en cours.

Quoique nous fassions, il est nécessaire de nous approprier avec conscience le sens de nos actions et de nous assurer de notre insoumission.